sous la direction de
James Costa & Constantine V. Nakassis

Parler, voir, comprendre

La notion de perspective en anthropologie linguistique

Collection « Sciences du langage »

PSN Presses Sorbonne Nouvelle

Parler_voir_comprendre.indd 5 22/09/2026 16:32

1. Introduction. Sémiotique et politique de la perspective

James Costa, LACITO, Université Sorbonne Nouvelle, Paris, France
Constantine V. Nakassis, Université de Chicago, Chicago, États-Unis

Regarder au travers

Le sens (et donc la représentation, la valeur, le désir) est toujours situé, orienté, intégré. Le sens est, de fait, dépendant de perspectives. Dire cela, c'est évidemment banal. Mais que signifie « avoir » ou « adopter », habiter, imposer ou (se voir) refuser une perspective ? Comment cela se produit-il ? Qu'est-ce que ça fait ? Et comment étudier ces questions, et avec quelles implications pour le travail en sciences sociales ?

En français, *perspective* (du latin, « regarder [*-specere*] à travers [*per-*] ») peut signifier beaucoup de choses. Mais bien que liée aux notions de vision et d'espace, et au travail idéologique qui leur est inhérent, la notion va bien au-delà. Dans nos façons de parler quotidiennes et académiques, on parlera de la « perspective » de quelqu'un examinant une question sous un certain angle, tout comme on parlera du « point de vue » de quelqu'un qui façonne la manière dont celui-ci « voit » des choses, y compris non visuelles – c'est-à-dire les interprète, leur donne une signification, les valorise et les désire, etc. De même, on parle de la perspective d'une peinture ou d'un film, d'un article de presse ou d'un passage romanesque, voire d'une société, d'une époque ou d'une culture (sa « vision du monde »). Étant donné l'étendue de cette gamme de phénomènes (qui impliquent des jugements perceptuels, des actes discursifs et des cadres idéologiques et mondains), comment théoriser la perspective de manière unifiée pour appréhender la vie sociale,

Parler_voir_comprendre.indd 9 22/09/2026 16:32

en intégrant les différences de modalité, de médium et d'échelle propres à la notion ? Et comment une approche anthropologique, ethnographique et sémiotique peut-elle contribuer à un tel effort ?

La recherche en sciences du langage soutient depuis longtemps que la perception est un processus sémiotique, qui fait appel à l'interprétation ; voir n'est pas quelque chose que l'on fait simplement avec ses yeux, mais aussi par les mains, avec le toucher (Berkeley 1709), par inférence et abduction (Peirce 1906), ou dans le cadre de jeux de langage (Wittgenstein 2009), et ce dans des contextes historiques et culturels particuliers (Panofsky 1969). Et tout comme l'acte de regarder (ou d'entendre ou de toucher, de sentir, etc.) est sémiotique, regarder au travers de quelque chose (*per-spectiver*) l'est tout autant, que ce soit à travers l'objectif d'une caméra ou celui d'une grammaire, d'une architecture, d'un algorithme ou d'une épistémè philosophique (Foucault 1966 ; Daston & Galison 2008)[1]. Divers ouvrages fondateurs sur la perception et la représentation visuelle ont par exemple souligné l'émergence historique de certains styles et stratégies par lesquels des subjectivités et des « visions du monde » en sont venues à être inscrites et institutionnalisées dans des formes représentationnelles (comme la perspective du quattrocento dans la peinture réaliste ou la photographie ; Panofsky 1975 ; Gombrich 1972 ; Snyder 1980). De même, des travaux sur la littérature et le roman (par exemple, Volochinov 1977 ; Bakhtine 1978), ainsi que sur le cinéma et d'autres médias audiovisuels (par exemple, Mulvey 2009 ; Pasolini 1976 ; Branigan 1984, 2006 ; Casetti 1990), ont montré comment des subjectivités sont figurées et proposées aux lecteurs ou aux spectateurs de manière à les situer dans un champ, d'un point de vue ou d'un autre. Un cas particulier mais important de ces approches (comme l'ont notamment souligné les philosophes de la connaissance [Baudry 1975]), consiste à effacer toute perspective, produisant ainsi une « vue objective de nulle part » (Nagel 1986/1993 ; voir aussi Gal, ce volume). L'anthropologie a également longtemps évolué dans cet espace épistémique, négociant de

[1] On pensera ici à l'observation fondamentale de Saussure (1916 : 24) selon laquelle, en linguistique au moins, c'est le « point de vue adopté qui crée l'objet » (à savoir « la langue »), et non l'objet en tant que donné en amont, que différentes perspectives représentent (différemment) ; voir aussi Viveiros de Castro 2004.

Parler_voir_comprendre.indd 10 22/09/2026 16:32

manière plus ou moins directe les désirs et angoisses concernant l'universalité et l'objectivité scientifique de l'analyste par rapport à des approches plus relativistes et à l'importance de « saisir le point de vue du natif » (Malinowski 1922 : 24 ; Geertz 1974).

Pour sa part, le travail en anthropologie linguistique, domaine au sein duquel s'inscrivent les essais de ce volume, s'est généralement appuyé sur un concept de perspective comme processus discursif issu d'un flux indexical d'événements incarnés dans l'action sociale (Goodwin 1994 ; Hanks 2005 ; Nakassis 2019, ce volume), ce que Silverstein et Urban (1996) appellent « entextualisation ». Ce flux discursif est lui-même médié par diverses idéologies et régimes de valeur[2]. Gal & Irvine (2019), par exemple, ont théorisé la question des idéologies linguistiques comme croyances socialement situées sur le langage et les phénomènes sémiotiques associés (Woolard 1998), et comme autant de perspectives sur la production du sens (*sémiose*), sur des ensembles de conjectures qui considèrent le monde de l'expérience comme faisant sens, d'une manière ou d'une autre. Bien que de tels « ensembles » aient une spécificité événementielle (contingente), Gal & Irvine soulignent qu'ils se rejoignent également historiquement par le biais d'événements, se stabilisant dans des formes durables, conventionnalisées (ou mises en registres) dans le langage comme façons de parler (c'est-à-dire de registres de parole), mais aussi dans des formes visuelles, dans des « façons de voir » (Berger 1972), ou encore comme des formes de « vision professionnelle » dans la vie institutionnelle (Goodwin 1994), matérialisées dans l'environnement bâti (voir Russell, ce volume), etc.

Traversant la question de la perspective dans les domaines de la perception, du discours et de l'idéologie, les articles de ce numéro spécial explorent une sémiotique ethnographique de la perspective à travers différentes modalités (vision, audition), médiums (architecture et espace, cinéma, interaction verbale, littérature) et échelles (de l'interaction en face-à-face aux

[2] La notion d'entextualisation a elle-même émergé, entre autres choses, comme une critique de l'appel de Geertz à étudier les « systèmes de symboles », non seulement herméneutiquement mais aussi sémiotiquement (en prêtant attention aux processus de discours en temps réel ; Silverstein & Urban 1996), tout comme la notion d'idéologie a abordé le concept de « culture » de manière critique (Woolard 1998).

Parler_voir_comprendre.indd 11 22/09/2026 16:32

mouvements nationalistes et aux institutions supranationales). Cependant, au-delà du point de vue sémiotique, les articles s'intéressent particulièrement à ce que serait une politique de la perspective, à la manière dont la nature perspectiviste de la sémiotique, de la production de sens et de valeur, tout comme la manière dont les perspectives peuvent elles-mêmes devenir des objets d'attention réflexive, impliquent divers types de processus politiques, y compris dans nos propres concepts et méthodes académiques.

Pourquoi la *perspective* ?

Avant de répondre à cette question, quelques explications quant au « pourquoi ? » de ce volume nous semblent nécessaires. Ce livre est de fait le résultat d'une histoire de perspectives sur les liens entre le langage et le monde social : celles développées à Chicago en anthropologie, et celles développées à Paris en sociolinguistique et anthropologie du langage. Ces perspectives croisées sont l'aboutissement d'une réflexion croisée entamée en juin 2017 au centre parisien de l'Université de Chicago lors de rencontres organisées par Michael Silverstein (U. Chicago) et James Costa (U. Sorbonne Nouvelle), Isabelle Léglise (CNRS) et Cécile Canut (U. Paris Cité). Ces rencontres, intitulées *Language in Society / Langage et Société : A Paris-Chicago dialogue of disciplines*, visaient à établir un dialogue entre deux traditions pour lesquelles les aspects fondamentaux de l'étude du langage portent sur l'usage, plutôt que sur la structure. Michael nous a quittés en 2020, mais grâce à diverses autres collaborations, nous avons poursuivi le travail, et le dialogue transatlantique, dont l'un des résultats a été notre exploration collective de la question de la *perspective*, un concept à notre avis central mais relativement peu exploré dans notre travail. En 2022-2023, nous avons organisé un séminaire mensuel de lecture en ligne autour de cette question (incluant les participants de ce volume, ainsi qu'Isabelle Léglise, Bertrand Masquelier, Quentin Boitel et Maria Giulia Dondero). Cet événement a ensuite donné lieu à deux conférences en ligne (Gal et Costa) et à un séminaire de trois jours au centre de l'université de Chicago à Paris, en juin 2023, intitulé « Perspective : Vision, Discours, Idéologie ». Cette explication de la genèse du projet constitue une première réponse à la question « Pourquoi la perspective ? ». Dans le

Parler_voir_comprendre.indd 12 22/09/2026 16:32

reste de cette partie, nous positionnons la notion dans la littérature scientifique en anthropologie et en linguistique.

La question de la perspective est évidemment une caractéristique centrale de toute sémiose. Elle n'a, cependant, sans doute pas été suffisamment travaillée en tant que *résultat* et *objet* de processus communicatifs. Les questions de relativité linguistique (Boas 1889 ; Whorf 1956), d'idéologie comme position située (Woolard 1998), d'actes de voix, de posture et de positionnement (Goffman 1979 ; Agha 2005) ont certes été des préoccupations clés et constantes des anthropologues linguistes[3]. Mais tandis que la première question s'est généralement concentrée sur les caractéristiques structurelles des codes dénotationnels, la deuxième sur les croyances sur le langage (et la communication plus largement), et la troisième sur les actes discursifs dans l'interaction en face-à-face, une approche en termes de perspective nous invite à penser ensemble ces trois dimensions et au-delà, en interrogeant les relations et processus sémiotiques communs qui les sous-tendent et les articulent. Ce faisant, la notion de perspective invite les anthropologues à dialoguer avec des disciplines pour lesquelles celle-ci a longtemps été une préoccupation centrale et un terme clé : l'histoire de l'art, la psychologie et la phénoménologie de la perception, la sémiotique continentale, et les études médiatiques, entre autres. Elle nous pousse également à élargir nos objets et méthodes d'analyse – notamment, pour nous, au-delà de la parole et du langage.

En mobilisant la notion de perspective, nous cherchons à dépasser les clivages habituels entre perception (notamment visuelle) et communication (notamment langagière), afin d'interroger les processus sémiotiques qui traversent les phénomènes empiriques analysés dans ce volume.

[3] Alors que les notions de position, d'attitude et de voix telles qu'utilisées par les anthropologues linguistes chevauchent celle de perspective, pour nous, cette dernière nous conduit vers quelque chose de moins fugace, plus historique (interdiscursif) que les premières, qui mettent en lumière les processus au sein de l'événement, tour à tour (c'est-à-dire que la perspective nous pousse à penser aux processus de mise-en-registre). La perspective nous encourage également à réfléchir à la perceptibilité et aux médias non linguistiques impliquant différemment les notions de position, d'attitude, de voix et d'enregistrement (c'est-à-dire que la perspective nous pousse à penser à la mise-en-registre en relation avec les modes de perception, d'imagination, etc. ; Goodwin 1994 ; Chumley 2016 ; Nakassis 2023).

Parler_voir_comprendre.indd 13 22/09/2026 16:32

Nakassis montre comment caméras et « caméras discursives » sont mobilisées pour défendre un policier blanc ayant abattu un jeune homme noir à Chicago : la perspective y apparaît comme un effet sémiotique distribué entre dispositifs techniques et énonciations idéologiques. Elle ne peut être dissociée des revendications et contestations qu'elle suscite : qu'il s'agisse de sa racialisation dans le procès Van Dyke (Nakassis), de sa performativité dans les rituels tibétains (Nair), ou de ses effets d'(in)visibilité dans les rituels d'hospitalité à Oman (Russell). D'autres articles explorent la perspective dans les pratiques de co-réalisation documentaire avec des Roms en Bulgarie (Canut), la rééducation politique au Vietnam communiste (Sidnell), ou les reconfigurations du regard porté sur les populations périphériques en Écosse au XIXe siècle (Costa). Enfin, Gal montre comment l'effacement ou l'assignation de perspective est au cœur des luttes autour de l'objectivité, de l'autorité et de l'expertise dans les institutions contemporaines aux États-Unis et en Europe.

On pourrait se demander si la notion de perspective, fortement marquée par une approche visuelle et spatiale, est vraiment adaptée à la diversité des phénomènes abordés ici. Ne risque-t-elle pas de déformer nos analyses en étendant, de manière métaphorique, un terme visuel et spatial à des phénomènes qui n'y relèvent pas littéralement ? Faudrait-il lui préférer un terme plus « neutre » ? Paradoxalement peut-être, c'est précisément en raison de ses ancrages visualistes et spatialistes que la perspective nous semble un outil pertinent pour interroger les processus sémiotiques à travers (et donc au-delà) des médiums et modalités spécifiques. Nair, par exemple, montre dans son étude des rituels bouddhistes tibétains comment les perspectives peuvent révéler ou dissimuler un savoir ésotérique selon la relation entre celui qui le détient et celui qui le reçoit, illustrant la complexité de leur mise en registre. Déconstruire la perspective, en somme, suppose de montrer comment elle constitue un aspect non spécifique à une modalité ou à un médium donné (autrement dit, un processus toujours multimodal et multimédial[4]), présent dans toutes les formes de perception et de production de sens. Ce n'est pas qu'il faille étendre la vision aux autres modalités :

[4] Formé sur « multimodal », le terme « multimédial » nous permet d'envisager la pluralité des médiums à travers lesquels se déploient les perspectives.

Parler_voir_comprendre.indd 14 22/09/2026 16:32

c'est que chacune actualise différemment un principe commun à toutes. Pourquoi ne pas penser ensemble la perspective dans la vision, le cinéma, la peinture, les interactions en face-à-face, le discours politique ou la littérature, *non* parce que la vue les engloberait, mais parce que toutes actualisent la perspective comme processus sémiotique constitutif ? [5]

La perspective en trois directions

Les articles de ce volume prennent comme point de départ deux propositions conjointes : d'abord, la perspective est une réalisation sémiotique : la perspective émerge au sein d'une activité communicative et en tant qu'effet de celle-ci ; ensuite, l'activité de création du sens est elle-même un effet de perspective : pour le dire autrement, les perspectives régissent l'activité communicative. Ces deux propositions se rejoignent dans l'approche de Charles Sanders Peirce d'un processus sémiotique impliquant une relation « véritablement » (c'est-à-dire irréductiblement) triadique entre (1) un *representamen* (un phénomène palpable, un signe-véhicule) qui représente (2) un *objet* (qu'il représente et par lequel il est déterminé d'une manière ou d'une autre), et ce uniquement en étant médié par (3) un *interprétant* qui construit et donc constitue cette relation de représentation[6]. L'interprétant est lui-même un signe-véhicule qui prend comme objet ce fondement (et donc représente l'objet à sa manière) ; il est ainsi à la fois le germe d'un prochain signe (il émerge de la sémiose) et aussi un méta-signe (il concerne un autre processus sémiotique). Pour notre propos, l'important est que pour

[5] Autrement dit, nos façons ordinaires de parler de la perspective développent (et concrétisent) le problème sémiotique général de la perspective à travers une seule de ses manifestations particulières (la vision spatialisée), tout en reconnaissant, par analogie, sa présence et son importance plus large dans d'autres domaines.

[6] Une telle relation est dite « véritable » chez Peirce dans la mesure où il ne peut y avoir de signe sans que les trois éléments soient en relation les uns avec les autres. Le *representamen* et l'objet peuvent certes exister, en tant qu'entités, indépendamment l'un de l'autre et de l'interprétant, mais l'inverse n'est pas vrai. Cependant, ils ne fonctionnent comme éléments du signe qu'à travers un interprétant qui les relie et, ce faisant, les constitue comme parties du signe (et se constitue lui-même comme tel). C'est en ce sens que l'interprétant donne au signe sa consistance sémiotique : il établit les rôles fonctionnels du *representamen* et de l'objet dans leur relation réciproque et à lui-même.

Parler_voir_comprendre.indd 15 22/09/2026 16:32

Peirce, le signe est intrinsèquement dépendant de questions de perspectives (et ce dans les deux sens mentionnés ci-dessus), car il est nécessairement constitué dans et par la manière particulière dont un interprétant sert de medium au processus auquel il prend part (qui est constamment auto-différenciant, changeant, croissant).

Les spécialistes de diverses sciences du langage ont noté comment les éléments de l'activité de communication manifestent cette qualité intrinsèquement perspectiviste de la formation du sens plus particulièrement dans les éléments déictiques du langage (Silverstein 1976 ; Hanks 1990). Ces éléments – comme les démonstratifs (ceci, cela), les temps (non-passé, passé), les adverbes (ici, là ; maintenant, alors), et d'autres éléments (par exemple, les évidentiels, les verbes de mouvement comme « venir », « aller ») – ne sont intelligibles que par rapport à un point d'ancrage, et par rapport à une perspective contextualisée qu'ils projettent sur des états de choses qu'ils traitent en termes de référence et de prédication. Ce point d'ancrage constitue ce que Karl Bühler (2009) avait appelé *origo*, ou « point zéro », par rapport auquel on détermine le référent d'un déictique. Mais ces indices dénotationnels n'incarnent pas seulement une perspective d'un point de vue structural et référentiel. Comme William Hanks (2005) l'a montré de manière particulièrement convaincante, ils sont toujours aussi enracinés dans un « champ » organisé socioculturellement et phénoménologiquement (voir aussi Russell, ce volume)[7]. On peut appeler « perspective d'énonciation » ou « perspective sémiotique » cette dimension, ou échelle, de la perspective (c'est l'expression que retient Jack Sidnell, ce volume).

Un point crucial est que la perspective énonciative est une fonction de l'indexicalité des processus sémiotiques. L'indexicalité désigne cet aspect du sens qui est déterminé par (et varie en fonction de) l'événement d'énonciation ou du « contexte » dans lequel le signe apparaît (Benveniste 1966 ; Silverstein 1976 ; Nakassis 2020). Or, tout contexte est lui-même composé d'autres signes : aucun signe n'est isolé. En tant qu'indexical, chaque signe trace (esquisse, pourrait-on dire) sa propre perspective sur son univers de discours (c'est-à-dire qu'il est situé à partir d'un *origo* particulier), même

[7] Bien entendu, ces propriétés s'étendent également aux index non référentiels (Silverstein 1976), qui esquissent également de manière radiale une relation topologique de l'origo à la cible indexicale, comme discuté dans le texte principal ci-dessous.

Parler_voir_comprendre.indd 16 22/09/2026 16:32

si cette signification est toujours médiée par les autres signes qui co-occurrent avec lui[8]. En d'autres termes, chaque perspective au niveau du signe ou de l'énoncé s'insère dans un ensemble textuel plus vaste qui la (con) textualise, la réfracte, l'amplifie ou l'efface. Pour poursuivre l'analogie : les perspectives-signes sont les traits qui, réunis sur le plan de la sémiose, composent des images textuelles dans l'espace-temps ; et ces images, à leur tour, se combinent et figurent des perspectives d'un ordre supérieur.

Considérons deux exemples : les effets de « voix » en littérature, comme le discours indirect libre (où l'on entre dans la subjectivité d'un personnage à travers la voix à la troisième personne d'un narrateur) et les plans en « point de vue » (PdV) au cinéma (où l'on voit, puis voit-avec un personnage). Ces deux effets émergent de la juxtaposition et de la superposition événementielles de signes-perspectives (par exemple, les déictiques, le temps verbal, les verbes de parole et de pensée dans le premier cas ; la position et l'angle de la caméra dans le second), au sein de configurations textuelles spécifiques. Ces configurations font surgir des perspectives discursives (ou textuelles) qui sont composées de signes-perspectives, mais les excèdent. Dans le cas canonique du plan en point de vue (ou « subjectif ») au cinéma, on voit d'abord un plan montrant quelqu'un en train de regarder (depuis une position « objective », « à la troisième personne »), puis un plan dont l'angle est iconiquement congruent au regard du personnage du plan précédent, dans le même décor et le même paysage sonore, etc. (Branigan 1984). Le second plan est alors interprété comme le « point de vue » du personnage vu dans le premier. Pourtant, il est évident que l'expression même de plan « subjectif » est un abus de langage (en réalité une métonymisation idéologique), puisque l'effet de voir depuis le point de vue du personnage est produit par un montage de plans (Eisenstein 1943). Si l'un de ces plans manque, l'effet s'effondre (voir Agha 2005 sur la non-détachabilité dans

[8] Ici, nous notons deux types d'indexicalité qui sont constitutivement liés à la question de la perspective (entre autres) : (1) une relation indexicale entre un représentamen et son objet (comme avec les déictiques qui « pointent vers » un élément de leur contexte d'utilisation) ; (2) une relation indexicale entre des signes dans des relations de co-texte. De plus, ces deux indexicalités ne sont pas exclusives l'une de l'autre ; elles s'impliquent mutuellement : en effet, la deuxième est un cas particulier de la première, dans lequel les signes prennent, comme l'un de leurs objets, les uns les autres.

Parler_voir_comprendre.indd 17 22/09/2026 16:32

les effets de voix). Les perspectives, vues sous cet angle et à ce niveau, sont des précipités cumulatifs de signes juxtaposés et déployés dans le temps – non pas simplement « dans » ou « du » signe (comme c'est le cas des perspectives énonciatives), mais situées au niveau des relations texturées entre signes. Elles émergent d'un processus d'entextualisation (Silverstein & Urban 1996), c'est-à-dire de l'inscription en temps réel des signes dans leur interaction résonante, produisant ainsi des « textes(-en-contexte) » cohérents[9].

Pourtant, comme mentionné précédemment, chaque moment d'entextualisation, chaque texte, fait lui-même partie d'un ensemble historique d'autres événements et textes, intégrés dans des formations institutionnelles, sociales et idéologiques. Ceci revient également à dire que chaque développement historique émerge au travers de processus d'entextualisation. Les textes dans lesquels les perspectives sont entextualisées peuvent, après tout, être répétés – itérés, pour parler en termes mathématiques. Ils sont en effet eux-mêmes, d'une manière ou d'une autre des itérations d'autres textes, d'autres normes, d'autres perspectives. Les perspectives, en d'autres termes, sont dialogiques (Volochinov 1977 ; Bakhtine 1978), intertextuelles, et *mises en registre* (Sidnell, ce volume ; Chumley 2016 ; Nakassis 2023, ce volume).

Les anthropologues linguistiques et les sociolinguistes utilisent le terme de *mise en registre* (*enregisterment*, en anglais) pour désigner le processus historique par lequel des répertoires de signes sont délimités (par rapport à des répertoires contrastés) et conventionnalisés parmi l'ensemble des significations sociales (indexicales) possibles (Agha 2007 ; Gal 2018). La mise en registre, en d'autres termes, est le processus par lequel les registres de parole (ou plus largement les registres de communication), dialectes, argots, jargons professionnels et autres manières de parler socialement reconnues, émergent et circulent dans l'espace et le temps sociaux. Typiquement entendus par les locuteurs comme « des façons différentes de dire la même chose », les registres de parole sont des modèles culturels (idéologiques) pour « entendre » la variation pragmatique dans les

[9] Et puisque chaque perspective de signe est intégrée dans un texte-en-contexte, chaque perspective de signe implique, et est médiatisée par, une perspective de texte, et vice versa.

Parler_voir_comprendre.indd 18 22/09/2026 16:32

événements de discours, c'est-à-dire pour entextualiser le discours comme faisant sens pragmatiquement (indexicalement) – par exemple, en indexant l'identité de la personne qui parle, ou d'autres stéréotypes sociaux contextuels (Silverstein 2023).

Parler de la mise en registre de la perspective, c'est parler de l'émergence de manières durables et conventionnalisées d'entextualiser les perspectives : façons de voir, façons d'entendre (Inoue 2006), habitus interprétatifs, etc. Ces processus rendent des perspectives initialement contingentes – qu'il s'agisse de perspectives au niveau du signe ou du texte – stables et itérables (tout en restant dynamiques et sujettes à variation), à la fois dans la manière dont elles façonnent les perspectives et dans les liens qu'elles établissent avec divers stéréotypes sociaux[10]. Au niveau de la perspective discursive (textuelle), pensons à la stabilité des plans en point de vue comme faisant partie intégrante de la « grammaire » du cinéma narratif réaliste ; mais aussi à la façon dont ces types de plans ont historiquement mis en registre des façons de voir stéréotypées, genrées (Mulvey 2009), classées (Hansen 1994), et racialisées (Hooks 1992). De même, on peut évoquer l'émergence, la diffusion et la conventionnalisation du discours indirect libre dans le cadre de l'apparition de genres du roman moderne, en lien avec de nouvelles formes de subjectivité « moderne » et d'imaginaires idéologiques (Volochinov 1977 ; Bakhtine 1978), mais aussi avec des projets sociopolitiques comme l'État-nation (Anderson 1983 ; Lee 1997 ; voir aussi Sidnell, ce volume).

De tels processus de remise en registre ne jouent pas seulement le rôle de médiation des perspectives textuelles qu'ils comprennent. Ils médient également par là même les perspectives de signes (que ces perspectives de niveau textuel comprennent également elles-mêmes), les dotant d'une perspective apparemment intrinsèque au niveau de leur forme isolable. On pensera par exemple à la manière dont les processus politiques à plus grande échelle en France ont récemment mis en registre des shibboleths comme « islamo-gauchiste » ou « wokiste » avec une perspective particulière. Ou, pour prendre un exemple de l'article de Cécile Canut dans ce

[10] Ces stéréotypes sont eux-mêmes perspectifs, bien sûr ; ce sont des méta-perspectives d'ordre supérieur (voir Silverstein 2003 sur les « ordres indexicaux ») qui peuvent être liées à des positions subjectives (voir Inoue 2006 sur les « sujets écoutants »).

volume, comment des étiquettes ethniques comme « Rom » et « Cigani » sont investies d'un pouvoir performatif. Pour le dire autrement, utiliser de tels termes, ce n'est pas simplement dénoter, ni même signaler une identité ou une relation sociale, c'est adopter une perspective sur ce qui est dénoté et signalé dans un champ politique.

Chacun de ces shibboleths et chaque perspective mise en registre n'existent bien entendu que par le biais d'événements contextualisés dans lesquels ils sont déployés, c'est-à-dire à travers les perspectives discursives auxquelles ils participent en les entextualisant dans des contextes nouveaux et particuliers[11]. En tant que tel, à travers la passerelle médiatrice du discours, chaque perspective peut être redessinée, resignifiée, remise en registre. Ainsi, les guillemets «...» autour d'islamo-gauchiste dans l'exemple ci-dessus (exemple émergeant lui-même dans un cadre citationnel particulier) remplissent également un rôle en termes de formation de perspective pour générer une méta-perspective dans l'énoncé – posture distanciée qui resignifie partiellement ce qu'elle met en jeu (Nakassis 2013), ne serait-ce que momentanément.

On peut de fait parler de la relation réelle et dialectique entre ces trois dimensions de perspective comme du « fait sémiotique total de la perspective[12] ».

[11] Autrement dit, chaque perspective de signe et chaque perspective enregistrée (comme deux ordres de virtualité, l'un une possibilité/primeité, l'autre une généralité/tiercéité) doivent être rendues effectives (actualisées) dans un événement d'utilisation qui les contextualise. L'événement d'entextualisation (comme moment de la Secondéité) est donc le pivot à travers lequel les perspectives émergent, se stabilisent, changent et disparaissent.

[12] Ici, nous utilisons l'expression « fait sémiotique total de perspective » pour désigner la dialectique bidirectionnelle dans laquelle les perspectives de signe (perspectives projetées par des signes particuliers) contribuent à l'émergence de perspectives discursives (perspectives figurées par des textes en contexte) et qui, à leur tour, contribuent à la mise en registre des perspectives (en tant que normes intertextuelles), qui régimentent en même temps l'entextualisation des perspectives dans des événements particuliers (perspectives discursives) et, à travers cela, entérinent la sédimentation métonymique des perspectives au niveau de signes particuliers. Sur la notion de faits sémiotiques totaux, voir Nakassis 2016 ; Silverstein 1985.

Parler_voir_comprendre.indd 20 22/09/2026 16:32

Multiplicités, réflexivité et politique de la perspective

Les perspectives émergent d'autres perspectives et en leur sein. Elles se construisent les unes à partir des autres, dialogiquement, et s'articulent comme des parties d'ensembles plus vastes. Un roman ou un film tisse plusieurs voix ou « regards » en inscrivant sa propre perspective, tout en en proposant une à son lecteur ou spectateur. De même, les perspectives manifestées dans des actes communicationnels ou des signes particuliers peuvent être reliées à des types de personnes (comme les figures du « révolutionnaire » ou du « bourgeois » dans l'article de Sidnell sur la politique communiste au Vietnam au XX^e^ siècle). À leur niveau le plus englobant, les perspectives sont (pour reprendre une proposition de Russell dans ce volume) un ordre virtuel de réalisations possibles (des « perspectives-occurrences », pour poursuivre la logique type-occurrence de Peirce) : un champ structuré dans lequel des positions et des trajectoires peuvent être empruntées, des points de vue habités ou pris en compte, des interprétations produites. On peut ainsi envisager la perspective comme un horizon structuré de possibilités d'orientation, d'attention, de mouvement et d'action – un horizon d'attentes (créées ou frustrées) à travers des événements singuliers, des habitudes sédimentées, et un environnement plus vaste. Dans le cas de Russell, par exemple, les trajectoires architecturales et les champs de visibilité organisent les rassemblements sociaux dans les zones rurales d'Oman.

Dans tous ces cas, les perspectives sont toujours plurielles : elles participent de multiplicités ordonnées, en interaction constante, et se prennent continuellement les unes les autres (ou elles-mêmes, en tout ou partie) pour objets sémiotiques. Autrement dit, les perspectives sont à la fois *récursives* et *réflexives*. Elles ne sont pas seulement constitutives de l'activité communicationnelle, elles peuvent en devenir l'objet même. À ce titre, elles sont *politiques*.

Les perspectives sont politiques de deux manières. D'abord, parce que la question de qui peut parler, voir, entendre, toucher ou interpréter quoi (et depuis quelle perspective) renvoie toujours à des enjeux de pouvoir et de désir (Canut), d'autorité et d'expertise (Gal et Nakassis), et à des dynamiques de hiérarchisation, de naturalisation et de contestation (Sidnell, Costa). Habiter une perspective, c'est non seulement prendre position (un

acte politique) mais aussi s'inscrire dans un champ inégalement structuré (Russell). Ensuite, les perspectives peuvent devenir elles-mêmes des objets réflexifs de l'action politique. Une fois mises en registre et conventionnalisées, elles peuvent être discutées, formalisées, voire réformées (comme dans les camps de rééducation analysés par Sidnell), déconstruites ou expérimentées (comme dans les documentaires réalisés dans un quartier rom étudié par Canut), ou encore mobilisées dans des projets institutionnels et des dispositifs organisationnels (comme les régimes d'objectivité et de standardisation en Europe occidentale étudiés par Gal)[13]. Cette réflexivité traverse toutes les échelles : des projets politiques d'institutionnalisation des perspectives aux événements situés où se joue leur entextualisation, jusqu'aux signes eux-mêmes qui, métonymiquement, portent une charge performative orientant les perspectives possibles. À la question « Qu'est-ce qu'une perspective ? », nous ne répondrons pas autrement qu'en la replaçant dans l'arène du politique – non pas comme interrogation que nous, analystes, posons sur les discours ou mondes d'autrui, mais comme une question posée par tous les participants aux processus sémiotiques. Autrement dit, demander ce qu'est une perspective, c'est interroger ce qu'elle fait (ou peut faire) dans telle ou telle configuration sociale, y compris dans nos propres pratiques de recherche.

Car ce qui vaut pour nos objets d'analyse vaut tout autant pour nos analyses elles-mêmes : nous adoptons, nous aussi, des perspectives dans nos ethnographies, en convoquant dialogiquement plusieurs points de vue au sein de champs de savoir historiquement et politiquement situés. Le travail cinématographique de Canut, tel qu'elle le décrit dans son chapitre, témoigne de la complexité qu'implique la coordination de perspectives

[13] Remarquons que dans ces histoires de mise en registre de la perspective, la sémiotique de la perspective elle-même est devenue un objet de focalisation réflexive – allant jusqu'à générer des « lexations » (Whorf 1956), c'est-à-dire des termes comme « perspective », « point de vue », « vision du monde », « position d'observation », etc., qui appartiennent à certaines manières de parler elles-mêmes mises en registre avec des perspectives (!) spécifiques. Voir Gal (ce volume) sur les méta-perspectives mises en registre concernant le subjectivisme et l'objectivisme dans l'Europe post-Lumières, ou Sidnell (ce volume) sur les perspectives dites « subjectivistes » ou « révolutionnaires » dans le Viêt Nam des années 1950, des termes qui, dans les deux cas, sont déjà énoncés depuis une perspective particulière (objectiviste, révolutionnaire).

Parler_voir_comprendre.indd 22 22/09/2026 16:32

multiples sur plus d'une décennie, diffractant et élargissant au passage les perspectives historiques sédimentées dans les pratiques ethnographiques et filmiques. De même, les réflexions de Costa sur le glissement des langues et populations dites « menaçantes » à « menacées » dans l'Écosse du XIXe siècle montrent comment nos propres concepts savants (tels que « langue en danger ») s'inscrivent dans des histoires de perspectives façonnées par la conquête et le colonialisme.

Conclusion

Nous espérons que ce volume encouragera une réflexion plus approfondie sur les manières complexes dont la formation du sens est structurée par la perspective – et réciproquement, sur la manière dont les perspectives sont elles-mêmes structurées sémiotiquement. Et, bien sûr, sur la manière dont ces deux dimensions sont toujours déjà prises dans des structurations politiques. Nous espérons aussi que l'attention portée à la notion de perspective, entendue comme un terme englobant, traversant modalités et médiums, porteur d'une histoire particulière (celle d'un certain régime visuel et spatialiste), et chargé d'une dimension idéologique, permettra de faire émerger de nouvelles perspectives sur ce que sont, et pourraient être, nos objets d'analyse. Qu'elle nous incite à dépasser les oppositions héritées entre parole et image (visuelle), entre interprétation et perception, tout en restant attentifs au travail de nos propres idéologies, à nos propres perspectives : celles-là mêmes qui façonnent ce que nous voyons, ressentons, attendons, interprétons et faisons – y compris dans nos pratiques savantes.

Remerciements. Les chapitres de ce volume sont issus du projet Perspective : Vision, Discours, Idéologie (2022-2023), financé par le Paris Center de l'Université de Chicago, l'Université Sorbonne Nouvelle et le LACITO, et coordonné par les éditeurs de cet ouvrage. Le groupe de travail réunissait Quentin Boitel, Cécile Canut, James Costa, Maria Giulia Dondero, Susan Gal, Bertrand Masquelier, Urmila Nair, Constantine V. Nakassis, Kamala Russell et Jack Sidnell. Il s'est réuni mensuellement en ligne autour de lectures partagées, a organisé deux conférences publiques

Parler_voir_comprendre.indd 23 22/09/2026 16:32

(par Susan Gal et James Costa), ainsi qu'un atelier de trois jours au Paris Center en juin 2023, au cours duquel les textes de Boitel, Canut, Dondero, Masquelier, Nair, Nakassis, Russell et Sidnell ont été discutés collectivement. Les articles ici réunis sont des versions approfondies de ces présentations. L'introduction s'est nourrie de ces échanges, ainsi que des remarques des auteurs et autrices du volume, que nous remercions chaleureusement.

Bibliographie

Agha Asif, « Voicing, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, nº 1, 2005, p. 38-59.

Agha Asif, *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Anderson Benedict, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983.

Bakhtine Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

Baudry Jean-Louis, « Le Dispositif », *Communications*, vol. 2, 1975, p. 56-72.

Benveniste Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I, 1966.

Berger John, *Ways of Seeing*, Londres, Penguin, 1972.

Berkeley George, *An Essay Towards a New Theory of Vision*, Dublin, Rhames, 1709.

Boas Franz, « On Alternating Sounds », *American Anthropologist*, vol. 2, nº 1, 1889, 47-54.

Bühler Karl, *Théorie du langage : la fonction représentationnelle*, trad. et annoté par Didier Samain, Marseille, Agone, 2009 [1934].

Branigan Edward, *Point of View in the Cinema*, Berlin, Mouton, 1984.

Branigan Edward, *Projecting a Camera*, New York, Routledge, 2006.

Casetti Francesco, *D'un regard l'autre : le film et son spectateur*, trad. J. Chateauvert et M. Joly, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990 [1986].

Chumley Lily, *Creativity Class*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

Parler_voir_comprendre.indd 24 22/09/2026 16:32

Daston Lorraine & Galison Peter, *Objectivity*, New York, Zone Books, 2008.

Eisenstein Sergei, *The Film Sense*, Londres, Faber et Faber, 1943.

Foucault Michel, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

Gal Susan, « Registers in Circulation: The Social Organization of Interdiscursivity », *Signs and Society*, vol. 6, nº 1, 2018, p. 1-24.

Gal Susan & Irvine Judith T., *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

Geertz Clifford, « "From the Native's Point of View": On the Nature of Anthropological Understanding », *Bulletin of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 28, nº 1, 1974, p. 26-45.

Goffman Erving, « Footing », *Semiotica*, vol. 25, nº 1-2, 1979, p. 1-30.

Gombrich Ernst, « "The What" and the "How": Perspective Representation and the Phenomenal World », dans Richard Rudner et Israel Scheffler (dir.), *Logic and Art: Essays in Honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972, p. 129-149.

Goodwin Charles, « Professional Vision », *American Anthropologist*, vol. 96, nº 3, 1994, p. 606-633.

Hanks William, *Referential Practice*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

Hanks William, « Explorations in the Deictic Field », *Current Anthropology*, vol. 46, nº 2, 2005, p. 191-220.

Hansen Miriam, *Babel and Babylon*, Harvard University Press, 1994.

Hooks Bell, « The Oppositional Gaze: Black Female Spectators », dans *Black Looks*, Boston, South End, 1992, p. 115-131.

Inoue Miyako, *Vicarious Language*, Berkeley, University of California Press, 2006.

Lee Benjamin, *Talking Heads*, Durham, NC, Duke University Press, 1997.

Malinowski Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific,* Londres, Routledge, 1922.

Mulvey Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », dans *Visual and Other Pleasures*, Londres, Palgrave Macmillan, 2009 [1975], p. 14-27.

Nagel Thomas, *The View from Nowhere*, New York, Oxford University Press, 1986, trad. française Sonia Kronlund : *Le Point de vue de nulle part*, Éditions de l'Éclat, 1993.

Nakassis Constantine V., « Citation and Citationality », *Signs and Society*, vol. 1, nº 1, 2013, p. 51-78.

Nakassis Constantine V., « Linguistic Anthropology in 2015: Not the Study of Language », *American Anthropologist*, vol. 118, nº 2, 2016, p. 330-345.

Nakassis Constantine V., « Poetics of Praise and Image-Texts of Cinematic Encompassment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 29, nº 4, 2019, p. 69-94.

Nakassis Constantine V., « Deixis and the Linguistic Anthropology of Cinema », *Semiotic Review*, 9, 2020, https://doi.org/10.71743/2akse703.

Nakassis Constantine V., « A Linguistic Anthropology of Images », *Annual Review of Anthropology*, vol. 52, 2023, p. 73-91.

Panofsky Erwin, *L'Œuvre d'art et ses significations : essais sur les « arts visuels »*, Paris, Gallimard, 1969 [1939].

Panofsky Erwin, *La Perspective comme forme symbolique*, Paris, Éditions de Minuit, 1975[1924].

Pasolini Pier Paolo, *L'Expérience hérétique*, Paris, Payot, 1976.

Peirce Charles Sanders, « Prolegomena to an Apology for Pragmaticism », *The Monist*, vol. 16, nº 4, 1906, p. 492-546.

Saussure Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Lausanne, Payot, 1916.

Silverstein Michael, « Shifters, Linguistic Categories, and Cultural Description », dans Keith Basso et Henry Selby (dir.), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1976, p. 11-55.

Silverstein Michael, « Language and the Culture of Gender: At the Intersection of Structure, Usage, and Ideology », dans Elizabeth Mertz & Richard Parmentier (dir.) *Semiotic Mediation: Sociocultural and Psychological Perspectives*, Orlando, FL, Academic Press, 1985, p. 219-259.

Silverstein Michael, « Indexical Order and the Dialectics of Sociolinguistic Life », *Language & Communication*, vol. 23, nº 3-4, 2003, p. 193-229.

Parler_voir_comprendre.indd 26 22/09/2026 16:32

Silverstein Michael, *Language in Culture: Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023.

Silverstein Michael & Urban Greg, « The Natural History of Discourse », dans Michael Silverstein & Greg Urban (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 1-17.

Snyder Joel, « Picturing Vision », *Critical Inquiry*, vol. 6, nº 3, 1980, p. 499-526.

Viveiros de Castro Eduardo, « Exchanging Perspectives: The Transformation of Objects into Subjects in Amerindian Ontologies », *Common Knowledge*, vol. 10, nº 3, 2004, p. 463-484.

Volochinov Valentin, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977 [1929].

Whorf Benjamin Lee, *Language, Thought, and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, John B. Carroll (dir.), Cambridge, MA, MIT Press, 1956.

Wittgenstein Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005 [1953].

Woolard Kathryn, « Introduction: Language Ideology as a Field of Inquiry », dans Bambi Schieffelin, Kathryn Woolard & Paul Kroskrity (dir.) *Language Ideologies*, New York, Oxford University Press, 1998, p. 3-50.